

rentes races ovines et porcines récemment ouverts par le Conseil d'agriculture.

Prière de lui adresser, à l'avenir, toute demande d'enregistrement à ces différents livres de généalogie ainsi que toutes lettres, documents, etc., s'y rapportant.

Toute lettre demandant une réponse doit inclure un timbre de trois centins.

ED. A. BARNARD,
Secrétaire du Conseil d'agriculture et
directeur du *Journal d'agriculture*.

RÉUNION ANNUELLE DE LA SOCIÉTÉ D'INDUSTRIE LAITIÈRE.—M. Taché, secrétaire de la société, nous informe que la réunion annuelle de cette société aura lieu à Montmagny, dans les premiers jours de décembre. La date précise n'est pas encore fixée.

Rapport de la société provinciale (Québec) d'Industrie laitière 1890.

Nous regrettons beaucoup de n'avoir pu donner plus tôt notre appréciation de l'important rapport de cette société. Nous attirons aujourd'hui l'attention de nos lecteurs sur ce rapport qui mérite d'être lu *in extenso*. Toute personne qui désire se renseigner à fond sur les nombreux sujets qui relèvent de l'industrie laitière dans cette province, ne saurait mieux faire que de s'agréger à cette société et d'en lire attentivement la série de ses rapports annuels.

INDUSTRIE LAITIÈRE.

CONFÉRENCE DE M. CHAPAIS.

Nous recommandons tout particulièrement à nos lecteurs l'excellente conférence qu'on va lire. On y trouvera une série de bons conseils qu'il importe de mettre à profit sans plus tarder.

ED. A. BARNARD.

Je suis ici en qualité d'ami pour la plupart d'entre vous, car je rencontre, depuis de longues années, tous les vaillants champions qui combattent en faveur de l'industrie laitière et qui se réunissent tous les ans, dans les différentes parties de la province, pour discuter les questions qui se rapportent à cette belle industrie. Je puis dire que je suis un des vieux dans cette association, et que j'ai fait mon possible pour promouvoir ses intérêts. A venir jusqu'à cette année, je n'ai agi qu'en qualité de membre et de directeur de cette Société; mais aujourd'hui je me présente devant vous à deux autres titres : celui, d'abord, d'assistant-commissaire de l'industrie laitière pour le Canada (j'expliquerai plus loin comment il se fait que j'occupe cette position), et puis celui de Secrétaire de la Société Fédérale d'industrie laitière du Canada. C'est vous dire que je suis en plein dans la laiterie.

L'an dernier, ou il y a deux ans plutôt, l'un des membres les plus distingués de notre Société, de langue anglaise, M. W. H. Lynch, après un long voyage, fait en Angleterre pour étudier toutes les questions qui se rattachent à l'industrie laitière, est arrivé avec une idée qu'il a préconisée par tous les moyens possibles et par laquelle il a obtenu de magnifiques résultats. Il s'est adressé à toutes les provinces de la Confédération, et il a convoqué une convention à Ottawa, qui a eu pour résultat la formation d'une Société d'industrie laitière de la Puissance, dont font partie les principaux agronomes et industriels qui s'occupent d'industrie laitière dans le pays.

Le premier fruit de cette combinaison a été la formation,

à Ottawa, d'un Département de l'industrie laitière pour la Puissance, et le second la nomination d'un commissaire de langue anglaise : M. le professeur James W. Robertson, qui regrette beaucoup de ne pas être ici pour vous rencontrer, mais qui travaille à promouvoir de toutes ses forces l'industrie qui est l'objet de la réunion d'aujourd'hui. Comme M. Robertson est un anglais, qui ne connaît pas absolument les besoins de la classe française de la Puissance, on a cru devoir demander la nomination de quelqu'un qui fasse auprès des français, ce que lui fait auprès des anglais ; et l'on m'a fait l'honneur de me choisir pour cette position ; honneur que j'apprécie à sa valeur, mais qui est en même temps pour moi, un lourd fardeau.

Lorsque je me suis trouvé à Ottawa, lors de la convention mentionnée plus haut, j'ai considéré comme un compliment à mes concitoyens de langue française le fait qu'on m'a choisi comme secrétaire de la Société fédérale. Encore là, je me sentais incapable, et pour accepter, j'ai dû céder à la pression qu'on exerçait sur moi. Je remplis la position de mon mieux, et s'il y a des manques, ils ne viennent pas du défaut de bonne volonté.

Après ce préambule, un peu long, pour vous décliner mes qualités, je vais vous faire un rapport de ce que j'ai constaté dans l'accomplissement de mes nouvelles fonctions. Il n'y a pas bien longtemps encore que je les exerce. Cette année, je me suis borné à parcourir la province du Nouveau Brunswick et certains cantons de la province de Québec.

Notre industrie laitière tient par la base à la terre : pour avoir du lait, il faut de bonnes vaches ; si l'on a des vaches, il faut les nourrir ; pour les nourrir il faut cultiver la terre. Par conséquent, on ne peut pas parler d'industrie laitière sans parler d'agriculture. Il faut voir à ce que l'agriculture soit bonne, car sans bonne agriculture, il n'y a pas de bonne industrie laitière.

Je suis peiné de le dire, je ne parle que des endroits où j'ai trouvé de la mauvaise culture, (ils sont malheureusement trop nombreux dans notre province et ailleurs), j'ai constaté d'abord que la première cause d'insuccès en agriculture, c'est l'épuisement de nos terres, et ce défaut est dû à nous-mêmes. Nous avons épuisé nos terres par une culture mal entendue et aujourd'hui, le problème à résoudre est celui de faire produire quelque chose à des terres qui sont presque dans l'incapacité de produire.

Nous avons agi avec la terre, comme certains cultivateurs font avec leur homme de journée. Le matin, l'homme prend un bon déjeuner ; il est plein de force, il fait un bon travail. Vers onze heures du matin il commence à lever la tête vers le ciel, non pas pour y invoquer Celui qui y réside, mais pour voir si le soleil va bientôt marquer midi. Aussitôt cette heure arrivée, il se rend à la maison de celui qui l'emploie ; il prend un bon repas, et il se remet au travail avec une nouvelle ardeur. Supposez que cet homme que vous avez à votre service, eût été privé de dîner ; que vous lui eussiez dit : "mon ami, je n'ai pas grand'chose à manger à la maison, nous sommes à quarante arpents du logis, nous ferons aussi bien de rester ici, et nous mangerons ce soir." Quelle serait la conséquence ? L'individu travaillerait moins, et, à la fin vous ne pourriez rien en tirer.

La terre est absolument pour nous une servante, une excellente servante, et qui rend tous les services imaginables pourvu que nous lui donnions ce que nous lui devons. Eh bien ! messieurs, essayer de faire travailler la terre sans lui donner à manger est tout aussi impossible que de tenter de faire travailler un journalier sans le nourrir. La question de restitution a été traitée par tous les économistes agricoles, elle est le premier ordre en agriculture. En tirant les produits de la terre, on lui enlève de sa richesse, et si l'on cesse de la nourrir, elle cessera de produire.